

Le Journal des Laboratoires

Année 2021

Gratuit – 120 pages – ISSN 1762-5270

Mosaïque
des Lexiques

Z

journal labos deadline 15 octobre 2021
édouard levé se pend le 15 octobre 2007
michel foucault naît le 15 octobre 1926

en 1967 il a plus ou moins écrit que le jardin est un tapis qui est le monde

; mais peut-être est-ce que l'exemple le plus ancien de ces hétérotopies, en forme d'emplacements contradictoires, l'exemple le plus ancien, c'est peut-être le jardin. Il ne faut pas oublier que le jardin, étonnante création maintenant millénaire, avait en Orient des significations très profondes et comme superposées. Le jardin traditionnel des Persans était un espace sacré qui devait réunir à l'intérieur de son rectangle quatre parties représentant les quatre parties du monde, avec un espace plus sacré encore que les autres qui était comme l'ombilic, le nombril du monde en son milieu (c'est là qu'étaient la vasque et le jet d'eau); et toute la végétation du jardin devait se répartir dans cet espace, dans cette sorte de microcosme. Quant aux tapis, ils étaient, à l'origine, des reproductions de jardins. Le jardin, c'est un tapis où le monde tout entier vient accomplir sa perfection symbolique, et le tapis, c'est une sorte de jardin mobile à travers l'espace. Le jardin, c'est la plus petite parcelle du monde et puis c'est la totalité du monde. Le jardin, c'est, depuis le fond de l'Antiquité, une sorte d'hétérotopie heureuse et

il faut se baisser pour passer sous les branches de l'arbre à papillons

quand on amène un plateau avec le déjeuner sous les branches, la poule ingeborg arrive par l'axe du poulailler

il y a trois chemins pour entrer dans l'espace des plantes qui habitent là du sol au plafond – nous on est dans leur cour. un trou de la taille d'un petit grand lit bosselé. on peut y être debout mais on est souvent assis ou semi-allongé. les derniers jours, les unes et les autres passent du bureau à notre modeste sous-bois pour boire un thé ou un café et goûter le pain aux bananes que yu-wen a fait. c'est une épreuve d'avoir avec le sol comme point de contact principal le bassin.

un jour il y a un papillon sur l'arbre, en train de sucer le suc des fleurs, il est blanc gris et vivant. il y a aussi un insecte bariolé qui marche sur une feuille devant mes yeux qui sont bas.

nous entendons les voix de la table de la tonnelle derrière les cardons. des enfants qui viennent, sonnés par des voix d'adultes qui leur disent quand repartir passent parfois tout près sur le chemin avec les pierres blanches. bien que nous soyons à 50 centimètres de leurs visages, iels ne nous voient pas parce que nous faisons partie du monde non humain feuillu. le soir j'enlève la bâche et les nattes et les range dans la petite serre qui n'est pas une serre mais un rangement pour les graines des poules, les outils et d'autres choses que je n'ai pas assez bien regardées pour les énumérer ici. il fait chaud dans ce petit placard collé au mur blanc avec des bandes beiges qui est la limite des labos vers le nord-ouest (ou autre chose) et qu'on ne considère que comme limite, sans savoir à quoi ce mur appartient. ariane m'a montré en mars 2021 l'endroit où on sera presque tout le temps diurne du 7 au 23 juillet, sauf quand on fait des promenades longues dans le jardin. higaki qui vit derrière une haie de cyprès dira : la modeste demeure. mais higaki ne prend pas beaucoup de place parce que tout le reste nous occupe beaucoup. ce qui tombe du ciel pendant la première semaine. comment être ensemble et se taire. comment être heureux. comment ne pas l'être. comment arriver et repartir. comment être dans le bâtiment des labos pour la cuisine, les toilettes ou la loge. traverser le hall et les studios où d'autres travaillent. dehors j'évite la tonnelle parce qu'elle est l'espace de réunion, de téléphone et de déjeuner de l'équipe ou des visiteurs. notre nourriture est dans le frigidaire le plus près de la porte.

filipe arrose le jardin le soir ou moi ou yu-wen s'il n'y a pas trop de cataclysmes dans son étoile et nous coupons des bambous et des pousses d'érable avec des sécateurs.

il ne pleut plus, j'ai jeté la bâche en plastique fine déchirée par la pluie et le vent.

le soleil est chaud et on fait de l'ombre en posant des bambous et érables coupés avec leurs feuilles qui sèchent sur les quelques tiges verticales et d'autres horizontales qu'on a trouvées près du four à pain, puis attachées avec des ficelles et arrondies avec des patates du compost



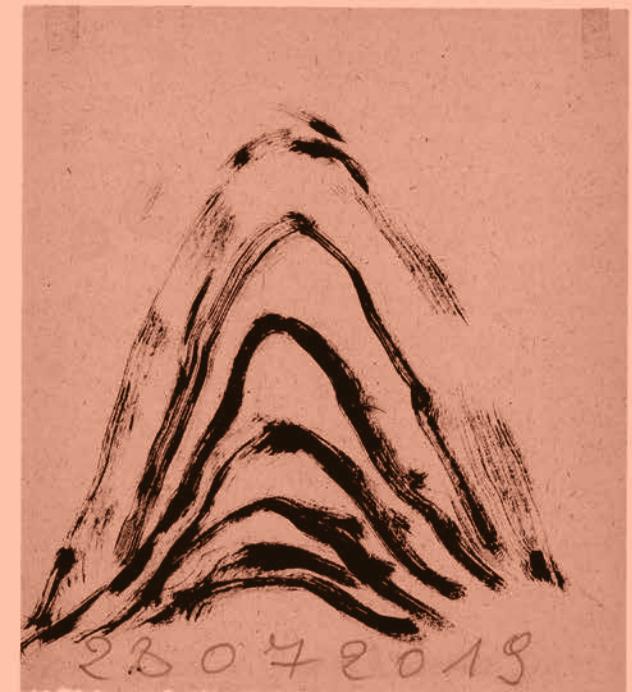
et le spectre dit :

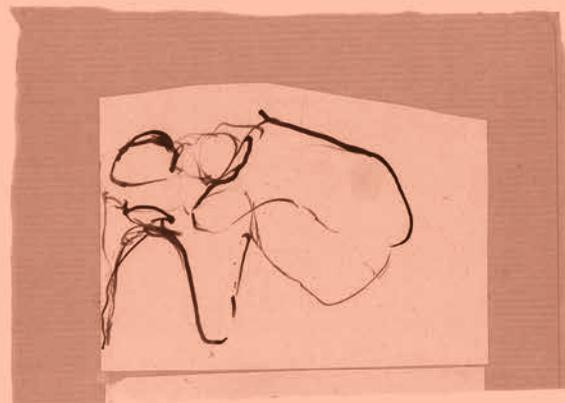
la lune pleine face ronde
au matin le teint rose
sur les sentes de la vie on cueille son plaisir

au soir squelette
le corps tourne en pourriture dans la lande

à mon retour aux labos le 13 septembre 2021 j'apprends que la poule ingeborg a disparu sans laisser de traces, ni plumes ni combat ni signe d'adieu. la poète ingeborg part en flammes dans son lit à Rome le 25 septembre. elle meurt le 17 octobre il y a 48 ans plus ou moins aujourd'hui.

bon je ne vais pas tout raconter, mais higaki, la vieille danseuse quand elle est spectre, à la fin, elle danse, et ça lui fait du bien.



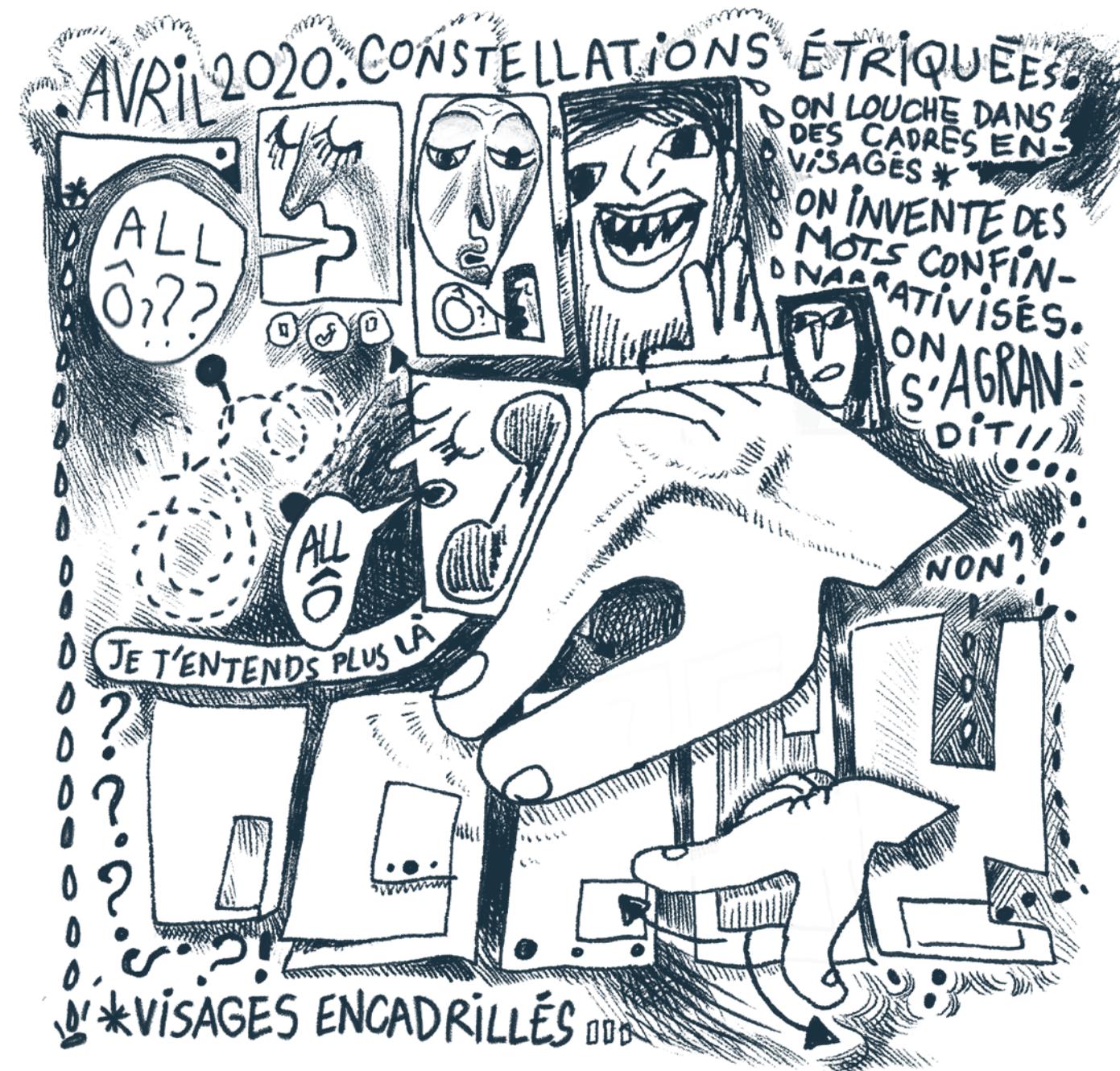


Toi tu vois de loin, tu marches vers. Tu comptes le temps en guise d'approche, ça t'exhale de part en part. Tu es tenté par le devant, tu es le grand promeneur, ce sont tes propres mots. Tu sondes en jaillissant de ton galop. Toi tu cherches depuis soleils perdus à foison. Tu cherches un lieu où ta marche rendra bel et bien ses griffes. Tu aimes à dire, c'est ici que mon trot s'arrête c'est ici qu'il se ralentit, tu aimes à le dire avant de cheminer encore à toute hâte. Toujours en s'écoulant tu lèves les yeux au ciel puis tu les baisses à tire-d'aile c'est succinct c'est sans voix c'est que tu désires trêve soudaine pourtant naguère tu avais déjà tout pour étendre un cil. Tu t'assoupis, hier hier puis tu regardes devant. À mi-clos tu perçois une étendue au loin, elle seule prochainement moi. Tu te dis, est-ce souvenir ou plutôt est-ce arrivée. Tu te dis, elle l'étendue elle l'île rougeâtre celle qui ne semble maintenant qu'une petite tache dans large azur, précisément là c'est-à-dire chez moi, à l'éclaboussure des cercles, sur un havre où ronces et terres se marient en une unique sinueuse couleur, c'est bien en ce lieu que se termine épopée hélas. Tu regardes cet instant, je le reconnais, un temps et ici, tu contemples ce soir comme nul n'advient d'ailleurs tu finis par tisser l'écume. Tu fléchis, tu tranches, tu viens me voir. Tu te dis, là-bas habitent les accolades du dedans. Tu te dis, une île qui repose le géomètre c'est tout ce qu'il faut pour une halte. C'est parce que je porte bijoux plutôt qu'obscurité, c'est parce que j'ai parcelles revêtues en formes humaines, surtout j'ai le cœur qui te dit, regarde il y a si peu à franchir regarde inclinaison de toi pour sûr tu es prêt à enjamber marée. Patience, un peu de voltige sur invisible jour.

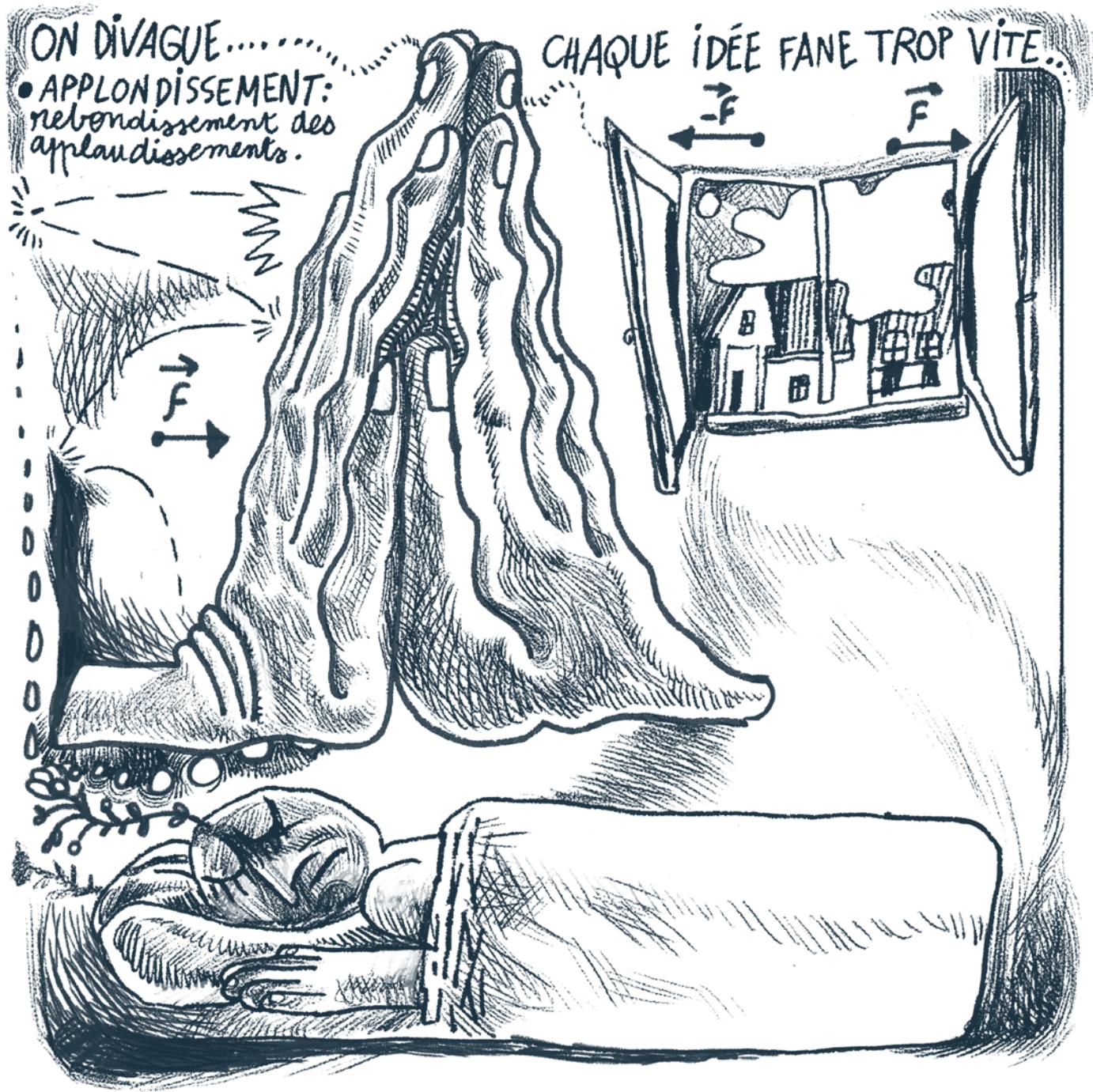
De là où tu te tiens tu me vois, nœud et surface, œil et collines, aussi tu le vois lui, le visage du cercle. Tu clignes paupières tu le tisses, puis ces mêmes vallées que je resserre tu les abordes, d'autres traversées à toutes heures anonymes en ce lieu, peu importe toi rien ne te ralentit. Tu accélères cadence moi je t'invente selon le temps qu'il fait oui je le sais je le conçois au plus proche de moi tu es au plus prononcé tu discernes, un temps puis face-à-face la stèle. Sans redouter demain tu dis être son complice ami, limitrophe tu es, tu ouvres ta vue vers moi, incertaine la pupille. Malgré tout malgré ce temps qui nous sépare lorsque tu rencontres ma terre encerclée tu te dis il y a indices de mémoire alors tu le chantes, tu regardes sur sol nombreuses poussières puis unique dalle, peut-être c'est la formule, la formule de personne et même d'un autre siècle un bref instant tu es dans elle. Tu crois appartenir à tes propres pensées, dans les mains tu as des morceaux de fable, bien avant c'est dans mon dos que tu commences à vivre, tu ne comptes plus tes pas encore moins les axes, tout se dilate rien ne s' imagine plus. Cadence treille, tire pousse, partances partout, oreilles et lèvres, mots échelles, souffle de là, tu ouvres, hautes herbes, fougues paroles, tu viens, tu trouves ce qui dort, tu dis un sommeil, dans la chance et une coiffe des choses je mesure. Tu marches à ma guise, c'est mon relief soudain je me demande, suis-je moi aussi capable de mémoire même faite de calcaire même creusée, ou suis-je ralentie par la durée que prend le granit pour avancer. Prise de vif et âgée d'une certaine heure immanquablement je bégaye, oui, grande est ce soir notre assemblée.

Est-ce que je m'appelle prose? Bien que, je ne le crois.

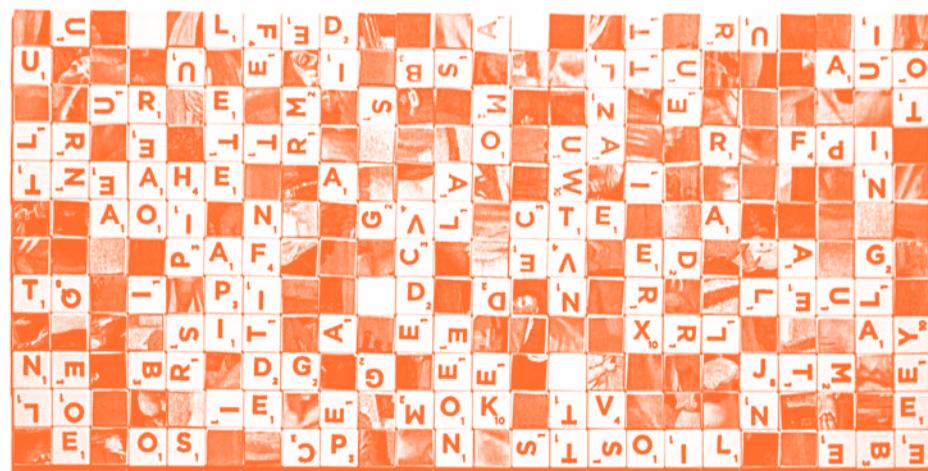
Halte. Ocre sablé peut-être. Tranquille silence dans hautes herbes repliées. Toute langue est un tricot. En somme, irisée. Défilé du coloris létal cependant vif. Enfin chez soi. Dans la prose tu mènes. Tu t'alignes, puis éreintante flèche. Pas face à mes verrous. Toi tu m'épies tu le fais. Tu vises île sans aucune porte puisque orientée elle l'est vers soleil plein vers astre dévêtu. Bientôt ton arrivée, un pas derrière ce serait cheminement abrégé. Toi tu n'abrèges pas, tu ne tamises rien si ce n'est l'arrière quand tu le baillies en guise de motus, plutôt c'est le devant qui reste au bord de toute son eau, toi tu te rêves à déborder récif oui tu parles avec navire dans les yeux toi tu te lances pour dépasser mes lignes. À la volée tu embrasses tenace remous d'un lieu quelque peu lieu. Sillage à deux pas, puis élan. Bleu de symétrie intimement tu fais brasses dans anneau ciel puis tu ramasses le caillou de mon lever, surgit la strie de nos nuages, céleste une griffure seule la brume, poignard coton profusion des entailles ailées, rayure tu es dedans, deux temps se défont puis se refont, dans leur œillade danse le silence des prochains jours. Viens, je te dis. Tu le fais tu avances à la va-vite toi tu files tu n'oublies pas toi tu vas à l'exigu qui git sur l'eau tu vas y reprendre souffle tu vas y reprendre sève, ainsi peut-être que ce sera moi. Je trépigne ma brise je trépigne ma masse en un seul mouvement à partir d'ici. Silence, syncope, après toi. Tout après toi, sans cesse. C'est une voix puis je tiens debout, c'est la tienne puis je m'élève. Lit nuptial lit funèbre tu es humecté à sous-entendu lorsque tu arrives à l'heure.



Extraits réagencés de *La Déclamation de l'île* dans *Suite pour cordes et archipel*, dramaturgie musicale composée par Aurélia Declercq (déclamation) et Pierre Relaño (musique).







YVES Lorsque nous sommes venus aux Laboratoires en juillet 2021 parler d'enchantement et d'utopies concrètes¹, nous étions encore sous le charme d'une semaine que nous venions de passer au château de Cerisy, dans la Normandie profonde. Il s'agissait d'un colloque sur le thème de l'enchantement. Et une sorte d'effet performatif s'était produit : tous les participants avaient été enchantés par ce colloque sur l'enchantement. Or il s'est passé quelque chose d'un peu semblable lors de notre soirée dans la cour fleurie des Laboratoires. Non seulement le temps était magnifique mais il y avait une grande douceur ambiante : personne n'était pressé, tout le monde s'est tutoyé très vite – et une poule est venue se promener entre les chaises... J'ai adoré cette poule qui nous disait à sa manière « Ceci est une soirée tranquille ».

EMMANUELLE Ceci est une soirée tranquille... qui s'est terminée par le partage d'un repas, sur la table d'hôtes des Laboratoires. La conversation que nous avons pu engager après la lecture des textes s'est ainsi prolongée, autour des plats préparés ce soir-là sur place, que nous allions chercher tour à tour au bar, orchestrant une petite chorégraphie d'allées et venues et de croisements entre nous. Et c'est là que nous avons fait vraiment connaissance avec celles et ceux qui avaient assisté à notre dialogue-lecture quelques instants plus tôt, venu-e-s en ami-e-s des Laboratoires d'Aubervilliers. Le repas partagé a fini de nous convaincre que cette soirée avait permis une amitié généralisée qui, même éphémère, disait quelque chose de toute situation d'enchantement. Ayant beaucoup travaillé sur le phénomène festif, notamment en ces temps de crise pandémique, je ne pouvais qu'être intéressée par ce qui se jouait dans ce moment suspendu.

YVES Pour tenter de faire comprendre ce que j'entends par enchantement, je pars souvent de deux termes emboîtés et de deux citations complémentaires. Pour qu'un enchantement advienne, il faut un *dispositif* et une *disposition*. Le dispositif repose le plus souvent sur un lieu (un château, une ancienne usine), et la disposition, c'est ce que les participants injectent dans le dispositif. Ils veulent que quelque chose se passe : en 1817, le poète anglais Samuel Taylor Coleridge a ainsi parlé de « suspension volontaire de l'incrédulité » (*willing suspension of disbelief*). Ce n'est pas que les participants soient naïfs ; chacun à leur manière, ils se disent « je sais bien mais quand même » – une formule proposée par le psychanalyste Octave Mannoni pour parler de la dénégation. C'est ainsi qu'un moment d'enchantement peut se produire, dans un couplage entre dispositif et disposition.

1. « Retour d'utopie », Le Jeudi de la semaine, 15 juillet 2021, dont on peut lire le prologue en ligne : http://www.leslaboratoires.org/sites/leslaboratoires.org/files/images/retour_dutopie_-_prologue.pdf (ndl)

À Cerisy, nous avions envie que «ça marche»; idem ce soir-là aux Laboratoires. Mais notre bonne disposition ne pouvait suffire; il fallait encore que le dispositif embraie, que la météo soit clémente, que la réglementation Covid nous laisse en paix. Je parle souvent d'ingénieurs de l'enchantement pour évoquer le personnel qui, parfois de manière très discrète, fait en sorte que la sauce prenne. Ce soir-là aux Laboratoires, la poule a joué un rôle primordial.

EMMANUELLE

Chaque situation d'enchantement nécessite «que la greffe prenne», autre expression pour dire que ce n'est pas toujours gagné. C'est cette expression que Michèle de La Pradelle, ethnologue, utilisait pour décrire la relation qu'entretient souvent une ville ou un quartier avec «son marché». Quand le besoin de marché des citadins, c'est-à-dire le besoin d'un univers marchand renvoyant par sa mise en scène à un monde d'antan, rural et local, suscite l'adhésion des participants, alors l'enchantement opère. «Le marché, disait-elle à propos de celui de Carpentras auquel elle a consacré un livre, c'est d'abord la ville rêvée. Étranger à la vision fonctionnelle de l'espace qui tend à répartir dans des aires distinctes les activités sociales, il est l'anti-ville moderne. [...] Vestige présumé de la cité perdue, le marché est un univers social utopique : au lieu du repli sur soi généralisé et dans un monde dominé par les “tyrannies de l'intimité”, le marché réactualise les vertus de l'agora où chacun redevient acteur dans sa cité. Le temps d'un matin, on se donne l'illusion d'une société transparente, dont personne en réalité ne voudrait vraiment, dans laquelle le privé s'ouvre sur le public, où il est bon de “s'impliquer” et de “s'exprimer”, de faire part au voisin de ses émotions, de livrer au premier venu le fond de sa pensée. [...] On y jouit à la fois de l'anonymat et de l'interconnaissance, des relations aussi vite nouées que défaites, de la liberté qu'offre l'incognito et du plaisir des rencontres qui n'engagent pas. Au lieu d'être tantôt noyé dans la masse, tantôt prisonnier de son petit monde, on est seul sans être solitaire, comme en d'autres lieux, la plage, le café, les clubs de vacances, on met en œuvre, non sans mauvaise foi, un modèle utopique de lien social, l'idéal démocratique vécu au quotidien – un bonheur d'autant plus apprécié qu'on n'a pas à craindre qu'il s'éternise².» Ces dispositifs qui nous sont si familiers – marchés, cafés, fêtes – sont certes caractérisés par leur dimension éphémère, mais ils

2. Michèle de La Pradelle, *Les Vendredis de Carpentras. Faire son marché en Provence ou ailleurs*, Paris, Fayard, 1996.

prennent sens aussi dans leur répétition, dans leur capacité à nous réunir de manière régulière, voire rituelle, et de constituer ainsi autant de «rendez-vous» de la ville avec elle-même.

YVES

J'ai beaucoup travaillé sur des moments d'enchantement de haute intensité, mais de courte durée, comme des réceptions, des manifestations de relations publiques, des visites à Disneyland. Mais on peut allonger la temporalité et diminuer l'intensité, par exemple en étudiant les marchés à ciel ouvert, qui durent quelques heures, ou encore les colloques résidentiels comme Cerisy, qui durent quelques jours. On peut aller jusqu'à envisager ainsi des enchantements qui dureraient plusieurs mois, sinon plusieurs années, comme dans les communautés dites utopiques.

EMMANUELLE

Dans les utopies concrètes, est-ce le pari d'un enchantement quotidien et permanent qui est en jeu? Ou bien plutôt la conscience aiguë, surtout en temps de crise, qu'il faut persévérer à espérer qu'un meilleur monde est possible et que la réinvention est nécessaire, même par des tentatives plus ou moins furtives? Les utopies sociales et les utopies concrètes, à l'image des communautés, mettent à l'œuvre dans le temps ce travail et cet apprentissage de l'espérance, pour reprendre Ernst Bloch dans *L'Esprit de l'utopie* (1918). Mais c'est autour d'un certain nombre de rituels que peut se fonder et se refonder cet esprit de l'utopie. D'où d'ailleurs la nécessité de regroupements festifs et de cérémonies très codifiées dans les communautés intentionnelles, comme celles qu'a étudiées le sociologue Michel Lallement aux États-Unis. Il montre bien comment la fête fait partie des dispositifs de «mise en commun pour faire commun».

YVES

En travaillant sur une utopie concrète pour ma thèse, en l'occurrence sur la Maison internationale de Philadelphie, où vivaient «en harmonie» quatre cents étudiants venus d'une soixantaine de pays, j'ai découvert les étonnantes similitudes entre les architectures utopiques et les architectures «totalitaires». Les plans des communautés utopiques sont quasiment superposables à ceux des prisons et des hôpitaux psychiatriques qui naissent à la même époque, dans la seconde moitié du XIX^e siècle. On y trouve toujours une cour centrale éclairée par un toit de verre, des coursives sur un ou plusieurs étages et des passerelles. Un peu comme aujourd'hui dans les centres commerciaux...

EMMANUELLE

Les centres commerciaux, que tu as décrits comme des « cathédrales de la consommation », sont les enfants des passages parisiens, qui eux-mêmes s'inscrivent dans le grand récit de la marchandisation de la ville. C'est pourquoi il me semble nécessaire de les prendre pour objets quand on est anthropologue aujourd'hui. Faire de l'anthropologie aujourd'hui, c'est penser les utopies qui nous sont présentées comme telles et mettre au jour leur processus de production, déconstruire leur apparente évidence et décrire leur « part (parfois) obscure ». Rien que de produire et d'apporter, par le regard anthropologique, un peu de fragmentation et d'incohérence dans ces univers qui se présentent à nous comme les « lieux du familier », c'est déjà disloquer un peu les totalitarismes doux dans lesquels nous sommes souvent pris.

YVES

Cela me fait dire que les lieux enchantés et enchanteurs, comme Cerisy ou les Laboratoires, sont toujours des lieux fragiles, non seulement parce que l'ingénierie qu'ils supposent pour accueillir et renforcer l'engagement des participants est lourde et complexe, mais aussi parce qu'ils sont toujours à la merci de circonstances extérieures, qu'elles soient météorologiques, sanitaires ou sociales. Les utopies concrètes sont des îles ; elles flottent, mais elles peuvent être secouées par divers courants souterrains...

EMMANUELLE

C'est pourquoi il était peut-être si intéressant de se réunir pour mettre en débat ces textes que nous avons lus sur les utopies concrètes. Sans être aveuglés par ce désir d'espérance mais sans tomber dans un cynisme surplombant, la variété des points de vue et des approches, des époques convoquées et des exemples évoqués a sans doute permis de rendre compte de cette fragilité tout autant que de l'espoir qui est toujours en jeu. Nous vivons une époque qui semble laisser peu de place à cette pensée, tant l'urgence et la vulnérabilité des situations que nous vivons paraissent être permanentes. La poule habitante des Laboratoires d'Aubervilliers³ en était le témoin autant que l'actrice. Juchée sur ses fines pattes et avec son œil un peu perdu, elle nous rappelait – plus qu'elle ne nous ramenait à – notre condition. Elle était peut-être un peu comme l'ange de l'histoire dont parle Walter Benjamin, celui duquel on s'est éloigné. Ne disait-il pas « L'origine est le but » ?

3. Voir page 102 (ndlr).

Les Laboratoires d'Aubervilliers

Conseil d'administration
Xavier Le Roy (président)
Corinne Diserens
Alain Herzog
Latifa Laâbissi
Jennifer Lacey
Mathilde Monnier
Jean-Luc Moulène

Direction collégiale
François Hiffler
Pascale Murtin
Margot Videcoq

Le Journal des Laboratoires / Mosaïque des Lexiques

Direction éditoriale
Pascal Poyet

Design graphique
Julie Rousset

Ont contribué à ce numéro
Ingrid Paola Amaro
Juliette Bertrand
Estela Bonnaffoux
Nicolas Boone
Aurélien Brousse et Lucile Sergent
Tiphaine Calmettes
Tristan Chinal-Dargent
La cinémathèque idéale des banlieues du monde
Ondine Cloez et Vic Grevendonk
Aurélia Declercq et Francis Schmetz
Dector & Dupuy
Moussa Diallo
Mounia El Kotni
Des étudiants de l'ÉSAD
•Grenoble •Valence avec Antoinette Ohannessian et Benjamin Seror

Équipe
Brahim Ahmadouche (sécurité incendie)
Émile Bagbonon (régie générale)
Lucie Beraha (communication et relations presse)
Camille Bono (production)
Florian Campos Chorda (administration)

Isabelle Galez
Emmanuelle Lallement et Yves Winkin
Sabine Macher
Pascale Murtin
Julien Prost
Nathalie Quintane et Stephen Loye
Emil* Rippert
Clémence Rousseau
Philippe Saltel
Lise Terdjman
Céleste Vidal-Ayrinhac

Relecture
Julie Houis

Chargé de la diffusion
Benjamin Margueritte

Imprimé en
2000 exemplaires par Edgar imprimeur (Aubervilliers) sur Arena White Rough 90 gr. Fedrigoni France www.fedrigoni.fr

Sara Dufour (production exposition « Par quatre chemins »)
Camille Gigot (La Semeuse)
Lila Ginot (service civique exposition « Par quatre chemins »)
Benjamin Margueritte (publics et édition)
Souad Souid (entretien)

Dépôt légal
mars 2022

Licence
Les contenus de ce journal sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons : Paternité – pas d'utilisation commerciale – pas de modification.

Une biographie de chaque contributrice ou contributeur est consultable sur le site des Laboratoires : www.leslaboratoires.org

Les Laboratoires d'Aubervilliers sont une association régie par la loi 1901, subventionnée par la Ville d'Aubervilliers, la Direction régionale des affaires culturelles (Drac) d'Île-de-France, le Département de la Seine-Saint-Denis et la Région Île-de-France.



Les Laboratoires d'Aubervilliers
41, rue Lécuyer – 93300 Aubervilliers
+33 (0)1 53 56 15 90
bonjour@leslaboratoires.org



V Pour donner des nouvelles / Juliette Bertrand [3]. Ici avant c'était la mer : retour de trekking / Ingrid Paola Amaro [5]. Légendes urbaines [9]. Mettre « en place » / Isabelle Galez [12]. Tant qu'il y en a qui veillent / Tiphaine Calmettes [15]. Être en bonne santé au Moyen Âge : tout un art ! / Estela Bonnaffoux [19].

W Deux chansons / Moussa Diallo [27]. prune et pruite / Dector & Dupuy [28]. *La cinémathèque idéale des banlieues du monde* [41].

X Notes, après *UN FILM POUR DE VRAI* / Nicolas Boone [51]. Vacances vacance / Ondine Cloez et Vic Grevendonk [53]. Aimez-vous vos plantes ? Le Salon de la plante / Lise Terdjman [56]. Nos images / Aurélie Brousse et Lucile Sergent [63]. Pour une approche féministe de la santé / Mounia El Kotni [67].

Y « Que nul n'aille croire... » / Nathalie Quintane et Stephen Loye [75]. Bref, quelques chansons / Pascale Murtin [76]. Armé* jusqu'aux dents / Emil* Rippert [79]. Plans pour la recréation d'éléments de décor d'*Ethiopia* de Guy de Cointet / Philippe Saltel [83]. N.B. : Note bleue / Clémence Rousseau [87]. Hommes, bêtes, villes et choses / Tristan Chinal-Dargent [91].

Z Ma vie dans le sous-bois des オーベルビリエ研究所 / Sabine Macher [99]. Extraits réagencés de *La Déclamation de l'île* / Aurélia Declercq [105] précédé de : Quatre dessins pour dire ainsi / Francis Schmetz [103]. Allô, tu dances ? / Céleste Vidal-Ayrinhac [107]. Lieux-dits vagues / Julien Prost [111]. Dialogue sur l'enchantement, les utopies concrètes et une poule curieuse / Emmanuelle Lallement et Yves Winkin [115].